

ma personne, mais bien un signe d'un changement de mœurs, d'après des échos dans le même sens. (Ceux-ci concernent, il est vrai, des cas où celui qui envoyait une lettre mathématique n'était pas connu du destinataire, mathématicien en vue. . . )

## 12.11. Aldo Andreotti, Ionel Bucur

**Note 11** Bien sûr. il n'est pas impossible qu'il y ait oubli de ma part - sans compter que mes dispositions particulièrement "polar" en ce temps ne devaient guère encourager à parler avec moi de ce genre de choses, ni me porter à me souvenir d'une conversation dans ce sens qui pourrait bien avoir eu lieu. Ce qui est sûr, c'est qu'il devait être très exceptionnel pour le moins que la question de la crainte soit abordée (sans même l'appeler par ce nom. . . ), et ça doit l'être tout autant aujourd'hui, surtout dans le "beau monde".

◇ Parmi mes nombreux amis dans ce monde-là, à part Chevalley, qui a dû prendre conscience de cette ambiance de crainte tout au moins au cours des années soixante, le seul autre dont il me semble qu'il a bien dû la percevoir clairement est Aldo Andreotti. J'avais fait sa connaissance, ainsi que celle de sa femme Barbara et de leurs enfants jumeaux (encore tout petits), en 1955 (à une soirée chez Weil à Chicago, je crois). Nous sommes restés très liés jusqu'au moment du "grand tournant" de 1970, quand j'ai quitté le milieu qui avait été le nôtre et les ai un peu perdus de vue. Aldo avait une très vive sensibilité, qui ne s'était nullement émoussée par le commerce avec la mathématique et avec des "polars" comme moi. Il y avait en lui un don de sympathie spontanée pour ceux qu'il approchait. Cela le mettait à part de tous les autres amis que j'ai connus dans le milieu mathématique, ou même en dehors. Chez lui toujours l'amitié prenait le pas sur les intérêts mathématiques communs (qui ne manquaient pas), et c'est un des rares mathématiciens avec qui j'aie tant soit peu parlé de ma vie, et lui de la sienne. Son père, comme le mien, était juif, et il avait eu à en pâtir dans l'Italie mussolinienne, comme moi dans l'Allemagne hitlérienne. Je l'ai vu toujours disponible pour encourager et appuyer les jeunes chercheurs, dans un climat où il devenait difficile de se faire accepter par l'establishment. Son intérêt spontané toujours le portait d'abord vers la personne, non vers un "potentiel" mathématique ou vers un renom. Il a été l'une des personnes les plus attachantes que j'aie eu la chance de rencontrer.

Cette évocation de Aldo fait surgir le souvenir de Ionel Bucur, lui aussi emporté inopinément et avant l'âge, et comme Aldo, regretté plus encore (je crois) comme l'ami qu'on aime à retrouver, que comme le partenaire de discussions mathématiques. On sentait en lui une bonté, à côté d'une modestie peu commune, une propension à constamment s'effacer. C'est un mystère comment un homme aussi peu porté à se prendre pour important ou à impressionner quiconque, ait fini par se retrouver doyen de la Faculté des Sciences à Bucarest ; sans doute parce que l'idée ne lui venait pas de récuser des charges qu'il était loin de convoiter, mais que ses collègues ou l'autorité politique posaient sur ses épaules, robustes il faut le dire. Il était fils de paysans (chose qui a dû jouer dans un pays où le "critère de classe" est important), et en avait le bon sens et la simplicité. Sûrement il devait se rendre compte de la crainte qui entoure l'homme de notoriété, mais sûrement aussi la chose devait lui paraître comme allant de soi, comme l'attribut naturel d'une position de pouvoir. Je ne pense pas pourtant que lui-même ◇ ait jamais inspiré de crainte à quiconque, ni certes à sa femme Florica ou à leur fille Alexandra, ni à ses collègues ou à ses étudiants - et les échos que j'ai pu avoir vont bien dans ce sens.

## 12.12. ∅

**Note 12** Le mot "lendemain" est ici à prendre au sens littéral, non comme une métaphore.